

Dr David A. DeSilva, 2 Pierre et Jude Session 2

Dans la section suivante, l'auteur exprime ses objectifs généraux pour la lettre et la raison de son urgence. L'auditoire entend l'apôtre Pierre exprimer son désir de leur fournir une ressource permanente, un rappel de certains aspects clés de l'Évangile apostolique, la foi qu'ils ont reçue, afin de les maintenir sur le droit chemin après sa mort et, par conséquent, son indisponibilité à le faire personnellement. C'est pourquoi je continuerai à vous rappeler ces choses, même si vous les connaissez et êtes fermement établis dans la vérité qui vous a été communiquée.

Mais j'estime qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de vous éveiller par un rappel, sachant que le moment de quitter ma tente approche, comme notre Seigneur Jésus-Christ me l'a annoncé. Je m'efforcerai donc, en toute occasion, de vous rappeler ces choses après mon départ. Ce passage nous offre deux souvenirs de la vie de Pierre.

On ne sait pas si l'auteur s'attend à ce que ses auditeurs pensent à une tradition telle que celle de Jean 21, où Jésus, après sa résurrection, parle de l'exécution de Pierre, ou si l'auteur ou Pierre lui-même a reçu une révélation spirituelle différente du Christ concernant sa mort prochaine. Dans les deux cas, le contenu de cette lettre revêt une importance accrue, car il s'agit en quelque sorte du dernier sermon du grand apôtre aux Églises qu'il laisse derrière lui. Et ce dernier sermon vise principalement à rassurer les auditeurs sur la conviction du retour du Christ et des jugements de Dieu, contre les révisions que certains sceptiques voudraient apporter à la foi chrétienne.

Une raison principale pour laquelle le témoignage apostolique sur la foi doit être accueilli et conservé face aux défis des novateurs est qu'il repose sur l'expérience oculaire de l'intervention de Dieu dans le monde en Jésus-Christ, et non sur l'imagination humaine. Ceci nous amène à la seconde réminiscence, bien plus développée. Car ce n'est pas en suivant des fables habilement conçues que nous vous avons fait connaître la puissance et l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ, mais en étant témoins oculaires de sa magnificence.

Car, après avoir reçu de Dieu le Père honneur et gloire, une voix lui fut adressée du haut de cette gloire majestueuse : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. » Nous avons entendu cette voix venant du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne, et nous tenons cette parole prophétique rendue plus certaine, à laquelle vous ferez bien d'être attentifs, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs. L'auteur fait ici référence à l'événement étrange appelé la transfiguration, connu dans les Évangiles synoptiques de Marc 9:2 et suivants, Matthieu 7:1 et suivants, et Luc 9:28 et suivants.

Au cas où l'épisode aurait besoin d'être rafraîchi, voici une version abrégée du récit de Marc. Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Il fut transfiguré devant eux, et ses vêtements devinrent d'une blancheur éclatante, telle

que personne sur terre ne peut les blanchir. Élie et Moïse leur apparurent, qui s'entretenaient avec Jésus.

Alors une nuée les couvrit, et de la nuée sortit une voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. » Soudain, ils regardèrent autour d'eux, et ne virent plus personne avec eux, mais Jésus seul. Comme ils descendaient de la montagne, il leur recommanda de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité des morts.

Premièrement, l'auteur de la Deuxième Épître de Pierre présente son récit de la Transfiguration comme un témoignage oculaire. Dans son manuel d'argumentation efficace, Aristote affirme que les preuves les plus solides sont celles que l'orateur n'a pas à inventer. Les témoignages oculaires, les serments et les documents écrits entrent dans cette catégorie de preuves solides.

Le témoignage oculaire de Pierre témoigne ici de la gloire dont Dieu avait investi Jésus. Avec Jacques et Jean, Pierre a eu un aperçu de la gloire que Jésus, le Fils éternel, avait eue auprès du Père avant son incarnation. Il a entrevu la gloire que Jésus aurait non seulement après sa résurrection, mais aussi après son ascension, et finalement lors de son retour comme Seigneur et juge.

C'est le Christ glorifié que Paul rencontrerait alors qu'il se rendait à Damas pour persécuter le culte de Jésus qui, selon lui, érodait la loyauté envers l'alliance d'Israël. C'est le Christ glorifié que Jean verrait sur l'île de Patmos, alors qu'il vivait les expériences visionnaires qui donneraient naissance au livre de l'Apocalypse. L'auteur évoque la transfiguration comme la preuve que Dieu a investi Jésus d'un honneur et d'une gloire particuliers, une expression qui rappelle le Psaume 8, versets 5 et 6 : « Tu le couronnes de gloire et d'honneur. »

Tu as tout mis sous ses pieds. Le Psaume 8 était à l'origine interprété comme célébrant les privilèges extraordinaires accordés à l'humanité dans l'ordre de la création divine. Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, dit le psalmiste en ouvrant sa louange, ou le fils de l'homme pour que tu penses à lui ? Les premiers chrétiens ont saisi cette mention du fils de l'homme comme un indice que le psaume avait aussi un sens, celui de parler non seulement de l'humanité en général, mais de Jésus en particulier.

De plus, la déclaration divine selon laquelle Jésus était son fils rappellerait le Psaume 2, verset 7. À l'origine, le Psaume 2 était un psaume royal, célébrant la faveur divine dont jouissait le roi davidique et sa place dans le cosmos divin. Il fut cependant interprété comme une parole prophétique concernant le Messie, le roi davidique ultime. En tant que fils, Jésus, promis, recevrait les nations en héritage de Dieu et les gouvernerait avec une verge de fer.

Dans l'Église primitive, cela devint un oracle annonçant le retour du Christ pour instaurer son royaume. Le langage de l'auteur, dans son récit de la transfiguration, présente donc cet événement comme une expérience proleptique du retour de Jésus comme roi et juge de la fin des temps désigné par Dieu. C'est peut-être aussi, et ce n'est pas un hasard, la façon dont Marc a compris l'événement.

En intégrant les paroles et les récits de Jésus à son récit, Marc a introduit l'épisode de la transfiguration par cette déclaration de Jésus. Certains ici présents ne connaîtront pas la

mort avant d'avoir vu le royaume de Dieu venir dans la gloire. Marc semble avoir compris et guidé son auditoire pour qu'il comprenne que cette déclaration s'accomplit dans la transfiguration, l'épisode suivant qu'il relate, et le seul épisode de l'histoire de Jésus jusqu'ici qu'il relie au précédent par une chronologie précise.

Six jours plus tard, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et les conduisit sur une haute montagne. L'auteur de la deuxième épître de Pierre comprend la transfiguration exactement de la même manière. Il s'agissait d'une expérience visionnaire de Jésus lors de sa seconde venue.

Ce fut une expérience qui, pour Pierre, Jacques et Jean au moins, a renforcé la certitude de la parole prophétique. L'auteur espère que le souvenir de ce témoignage apostolique aura le même effet sur ses auditeurs. Ainsi, il les exhorte, contre les objections et la démythification des sceptiques, à s'accrocher à ce que la parole prophétique annonce comme une certitude future.

Ainsi, la lumière du jour naissant du Seigneur éclairera leurs pas à travers l'obscurité de cette vie présente, de sorte que, lorsque le jour se lèvera dans sa plénitude, ils seront trouvés en bonne voie. Nous confessons que la mort et la résurrection de Jésus ont eu lieu exactement comme il l'avait prédit. La transfiguration nous donne une assurance supplémentaire que l'histoire se déroulera comme Jésus l'a promis, que, comme les grandes traditions de l'Église l'ont confessé dans le Credo de Nicée, il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts, et que son royaume n'aura pas de fin.

Cette conviction n'est pas destinée à rester gravée dans nos esprits ou à s'exprimer sur nos lèvres, mais à façonner toute notre vie, comme l'exprimera notre auteur vers la fin de cette lettre, en anticipant la venue cataclysmique du Christ qui inaugurera la nouvelle création. Puisque tout cela est voué à la destruction, quel genre de personnes êtes-vous alors obligés d'être, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu avec une conduite sainte et une piété respectueuse ? L'auteur offre la révélation de la gloire et de l'honneur de Jésus lors de la transfiguration, ainsi que la déclaration divine selon laquelle Jésus était bien son fils, un titre riche en résonances avec le Psaume 2, qui annonce le jugement du régent désigné par Dieu sur toutes les nations, comme preuve qui renforce la certitude de la parole prophétique. Cela l'amène à une brève digression, affirmant la fiabilité des paroles prophétiques authentiques reçues par la communauté dans le passé, se référant sans doute principalement à celles des prophètes hébreux annonçant le jour du Seigneur.

Ainsi, au chapitre 1, versets 20 et 21, nous lisons, soyez-en sûrs : aucune parole prophétique dans les Écritures n'est le fruit de l'invention d'un homme, car aucune parole prophétique n'a jamais été transmise par la volonté d'un être humain, mais des hommes, portés par le Saint-Esprit, ont parlé de la part de Dieu. Ce texte a souvent été interprété comme une mise en garde contre les interprétations personnelles des textes scripturaires, ce qui est probablement un bon avertissement en soi, mais il est peu probable que ce soit le sens de l'auteur. Il affirme plutôt la compréhension et l'expression exactes par le prophète de toute expérience extatique, rêve, vision ou audition de la voix divine qu'il a reçue, de sorte que sa représentation de sa signification est exacte et fiable.

Dans le monde gréco-romain, il faut se rappeler que les paroles dites prophétiques étaient transmises et consignées par écrit dans des circonstances obscures. Prenons l'exemple de l'oracle de Delphes : celui-ci, en transe mystique et peut-être hallucinogène, prononçait des sons que ses prêtres écrivaient au mieux de leur compréhension, livrant des oracles souvent ambigus et, pourrait-on dire, trompeurs aux chercheurs, qui devaient les interpréter à leur guise. Cet exemple peut paraître extrême, mais il permet de contextualiser l'affirmation de notre auteur selon laquelle il n'y avait aucune marge d'erreur ni de malentendu dans la composition des paroles prophétiques scripturales.

Le Saint-Esprit a incité les prophètes à dire et à écrire précisément ce que Dieu avait prévu. Cependant, ce n'est pas le cas de tous les prophètes, et l'auteur rappelle à son auditoire que des contrefaçons ont fréquemment surgi parmi le peuple de la première alliance, tout comme elles continueront de tourmenter le peuple de Dieu dans le contexte actuel. Or, il y a eu de faux prophètes parmi le peuple, tout comme il y aura aussi parmi vous de faux docteurs qui introduiront des opinions pernicieuses, reniant même le maître qui les a achetés, attirant sur eux une ruine soudaine.

Et beaucoup suivront leurs pratiques honteusement égoïstes, à cause desquelles la voie de la vérité sera calomniée, et ils trafiqueront avec vous avec convoitise des messages fabriqués, pour lesquels la condamnation d'antan ne tarde pas et la destruction ne sommeille pas. Comment distinguer les vrais des faux prophètes ? Comment savoir qui parle au nom de Dieu ? L'auteur suggère que le caractère moral et la pratique de l'individu contribuent grandement à répondre à la question : le prophète sert-il les désirs de Dieu ou use-t-il de son influence pour satisfaire ses propres désirs, souvent de manière très matérialiste et sensuelle ? Comme le suggèrent les premier et troisième chapitres de cette lettre, la concordance avec la tradition de ceux que la communauté de foi a reçus comme de véritables prophètes, les prophètes des premiers et seconds temples, dont les oracles sont consignés dans les Écritures, et les apôtres inspirés par l'Esprit qui ont introduit le public à la foi, est un autre critère essentiel. Paul et l'ancien responsable de la rédaction de la première épître de Jean seraient d'accord.

Bien que notre auteur utilise le futur, le déroulement de la suite de la lettre montre clairement que ces faux docteurs sont déjà présents. L'auteur parlera d'eux et de leur activité au présent, du chapitre 2, verset 10, jusqu'à la fin du chapitre, et il évoquera leur attaque contre la croyance des chrétiens en la seconde venue du Christ et au jugement dernier au chapitre 3, versets 3 à 7. C'est également à ce stade de la lettre que l'on perçoit clairement des échos de la lettre de Jude, qui se poursuivent jusqu'à la fin du chapitre 2. Si de nombreux sujets sont conventionnels, leur concentration et leur développement parallèle tout au long d'un chapitre suggèrent fortement qu'un auteur connaît, valorise et utilise le travail de l'autre pour répondre à un problème similaire, à savoir celui des intrus novateurs qui cherchent à modifier l'Évangile apostolique à leurs propres fins. La ressource n'a pas été utilisée servilement, mais largement adaptée pour convenir à la fois à un public d'un héritage culturel très différent et à un message concurrent dont l'orientation est sensiblement différente.

Le consensus des spécialistes est que Jude est le texte le plus original et que l'auteur de 2 Pierre a utilisé sa progression thématique comme base pour s'adresser à son public, l'accent mis par Jude sur la certitude du jugement divin étant particulièrement pertinent pour sa

situation et sa dénonciation rhétoriquement forte des innovateurs égoïstes de l'Évangile. L'attention portée aux modifications apportées par 2 Pierre au contenu de Jude permet donc de souligner les centres d'intérêt de 2 Pierre et le caractère de son public. Ici, dans 2 Pierre 2, versets 1 à 3, nous percevons des échos de plusieurs thèmes de Jude verset 4. L'infiltration des innovateurs dans les congrégations et l'introduction d'enseignements destructeurs, le déni de la seigneurie du Christ, dans une certaine mesure, et le fait que la condamnation de ces personnes ait été annoncée depuis longtemps, du moins dans le récit scripturaire du jugement divin de toutes ces personnes, voire de ces enseignants en particulier et individuellement.

Dans le cas de Jude, le reniement du Seigneur Jésus par l'intrus semble avoir été purement une question de pratique. Ils auraient pu confesser de vive voix que Jésus est Seigneur, mais ils l'ont renié en pratique en n'obéissant pas à ce que le Seigneur leur avait ordonné. Ici, l'auteur de la deuxième épître de Pierre a probablement en tête le reniement par le professeur rival de l'engagement de Dieu à juger, et donc de la conviction que le Christ reviendrait comme Seigneur et juge.

Cela avait bien sûr aussi des conséquences pratiques. Libérés du souci des récompenses et des châtiments divins, la voie était libre pour profiter pleinement de la vie pour son propre plaisir et ses fins. Notre auteur ajoute une préoccupation supplémentaire : l'impact d'une telle recherche du plaisir sur la réputation du groupe chrétien.

Les chrétiens étaient généralement considérés comme un groupe d'athées déchus, car ils niaient l'existence de la grande majorité des dieux et ne manifestaient plus de solidarité civique appropriée avec leurs voisins, que ce soit lors des fêtes publiques ou des rassemblements privés, qui auraient tous impliqué une reconnaissance symbolique des dieux qu'ils rejetaient. Les premiers dirigeants chrétiens tenaient à ce que tout reproche adressé aux chrétiens soit motivé par des causes véritablement vertueuses : leur engagement envers le seul Dieu qui existe et envers le royaume à venir de leur Seigneur Jésus-Christ, et non par des motifs légitimes de comportement immoral ou ouvertement subversif. L'auteur de la Deuxième Épître de Pierre reflète d'ailleurs une préoccupation similaire ici.

La voie de la vérité sera certainement calomniée, mais que ce ne soit pas à cause des pratiques immorales ou complaisantes de ceux qui se réclament du christianisme. On peut également trouver un reflet de cette préoccupation dans l'introduction de la lettre et dans la construction minutieuse par l'auteur d'une réponse à la critique du maître rival concernant la croyance chrétienne au jugement divin au chapitre 3. Si la foi chrétienne souffre, aux yeux de certains, de son caractère paroissial ou provincial, l'auteur démontrera qu'elle est plutôt en accord avec les idéaux les plus élevés de l'éthique gréco-romaine et avec les défenses philosophiques de la croyance au jugement divin. Les clauses conclusives du verset 3 du chapitre 2 sont particulièrement intéressantes, compte tenu de l'accent qui apparaîtra au chapitre 3 sur le prétendu retard du jugement divin, qu'Épicure et ses disciples considéraient comme un signe que les dieux ne se préoccupent pas, en réalité, de l'injustice humaine.

L'auteur insiste à deux reprises sur le fait que le jugement personnifié de ces enseignants rivaux n'est ni paresseux ni somnolent. Si Dieu n'a pas encore retranché les enseignants

rivaux, c'est dans un seul but : leur permettre de se repentir, d'embrasser l'Évangile authentique dans son intégralité et de vivre en accord avec la trajectoire amorcée par leur purification de leurs péchés passés par le sacrifice coûteux de Jésus, et qui tend vers la récréation divine des cieux et de la terre, où seule la justice trouvera sa place. L'auteur commence par réfuter l'affirmation de l'enseignant rival selon laquelle Dieu n'intervient pas pour juger et punir, en revisitant des épisodes de l'histoire sainte qui démontrent le contraire.

Il considère la destruction du monde antique et de ses habitants lors du Déluge, ainsi que l'incendie de Sodome, comme des exemples historiques prouvant la préoccupation de Dieu pour l'injustice humaine et son engagement à intervenir pour y mettre fin. Ces exemples, cependant, servent également de précédents historiques à l'appui de la conviction juive, scripturale et apostolique, selon laquelle Dieu interviendra à nouveau pour juger toute injustice et l'éliminer de sa nouvelle création. Cela est conforme au principe général de logique énoncé par Aristote dans son *Art de la Rhétorique*, selon lequel, en règle générale, l'avenir ressemble au passé, et que c'est par l'examen du passé que nous devinons et jugeons l'avenir.

Ces précédents rendent donc crédible la confession selon laquelle le Christ reviendra, ou il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts. C'est ce que nous entendons au chapitre 2, versets 4 à 10. Car si Dieu n'a pas épargné les anges pécheurs, mais les a livrés au Tartare dans les chaînes des ténèbres, pour être gardés en jugement, et s'il n'a pas épargné le monde antique, faisant venir le déluge sur le monde des impies, mais a gardé les huit qui appartenaient à Noé, le prédicateur de la justice, et a réduit en cendres les villes de Sodome et Gomorrhe, les condamnant à la ruine, les donnant en exemple de ce qui allait arriver aux impies, il a sauvé le peuple juste, affligé par la conduite honteuse des sans-loi.

Car ce juste, qui habitait parmi eux, tourmentait jour après jour son âme juste à la vue et au bruit de leurs iniquités. Or, le Seigneur sait délivrer de l'épreuve les hommes pieux et réserver pour le jour du jugement les injustes, à plus forte raison ceux qui suivent la chair par des désirs impurs et méprisent l'autorité.

L'auteur évoque l'exemple des anges transgresseurs, désormais plus étroitement lié au déluge, ainsi que celui de Sodome, également présent dans Jude (versets 5 à 7), omettant la mention de la génération de l'Exode. Il introduit cependant les contreparties positives de ces épisodes de jugement, à savoir la délivrance de Noé et de sa famille du déluge, et celle de Lot de la ville de Sodome. Cette double insistance répond à l'objectif de l'auteur, non seulement de saper les enseignants rivaux, mais aussi de promouvoir l'engagement constant du lecteur dans la poursuite de la justice, voie qu'il a tracée au chapitre 1 (versets 3 à 11), et qui conduit à la délivrance du jugement à venir, dont il parlera au chapitre 3 (versets 1 à 15).

Les anges rebelles et le déluge sont étroitement liés dans la Genèse. L'épisode du déluge est précédé d'une brève et captivante allusion aux anges qui s'accouplèrent avec des femmes humaines (Genèse 6:1 à 4), un lien également entretenu dans la littérature juive du Second Temple. Dans l'Apocryphe de la Genèse, un texte découvert dans les grottes entourant Qumrân, par exemple, Lamech craint que son fils Noé, d'une beauté anormale, ne soit pas le sien, mais plutôt le fruit d'un rapport sexuel entre un ange et sa femme.

Dans d'autres textes, le déluge est présenté comme rendu nécessaire notamment par les maux que ces anges ont introduits et provoqués chez les humains. Il était donc tout naturel pour notre auteur d'associer les anges observateurs au déluge et à Noé comme contrepartie positive, témoignant de la protection divine envers le juste au milieu du jugement des impies. Il est intéressant que notre auteur qualifie Noé de prédicateur de justice.

Rien dans le récit de la Genèse n'indique que Noé ait tenté de témoigner ou de réformer ses voisins, mais les extensions du récit datant de la période du Second Temple le présentent ainsi. Dans le premier oracle des frères, par exemple, Dieu charge Noé de proclamer la repentance à tous les peuples afin que tous soient sauvés. Et Josèphe, dans sa paraphrase du récit biblique, rapporte que Noé était très inquiet de ce qu'ils faisaient et, mécontent de leur conduite, les exhorta à améliorer leurs dispositions et leurs actes.

Cette tradition peut contrer les tendances à se préoccuper uniquement de la délivrance du groupe, en leur rappelant leur devoir, comme Noé, de témoigner de la justice de Dieu et d'inviter leurs voisins à se mettre en sécurité face au jugement divin. Comme Jude l'a fait à propos des intrus qui le préoccupaient, l'auteur de la deuxième épître de Pierre se lance maintenant dans une vitupération sans merci du caractère et des motivations des enseignants rivaux. Présomptueux et arrogants, ils n'hésitent pas à calomnier des êtres glorieux, tandis que des anges plus puissants qu'eux ne supportent pas de jugement injurieux contre eux devant le Seigneur.

Mais ces gens-là, semblables à des bêtes dépourvues de raison, obéissant à leurs instincts et conçues uniquement pour être capturées et détruites, calomniant des choses qu'ils ignorent, seront aussi détruits dans leur corruption, recevant l'injustice comme récompense de leurs méfaits. Considérant les banquets du jour comme un plaisir, les taches et les souillures se complaisant dans leurs ruses en festoyant avec vous, toujours à l'affût de l'adultère, ne se reposant jamais du péché, attirant les âmes mal afferemies, ayant le cœur bien exercé à la cupidité, ce sont des enfants de malédiction. Abandonnant le droit chemin, ils se sont égarés, suivant la voie de Balaam, fils de Bosor, qui aimait le salaire de l'injustice.

Mais il subit le reproche de sa propre transgression. Un âne inarticulé, s'exprimant avec une voix humaine, empêcha la folie du prophète. Si l'auteur de la 2e épître de Pierre, comme le croient la plupart des spécialistes, utilise effectivement Jude comme source, il est particulièrement intéressant de noter qu'il évite toute mention de l'étrange épisode de la dispute angélique au sujet du corps de Moïse, tout en omettant la récitation du verset 9 de 1 Énoch, en témoignage du jugement divin.

On a interprété cela comme un signe de son propre manque d'enthousiasme pour ces œuvres extra-canoniques ou, plus vraisemblablement, du manque de familiarité de son public avec ces œuvres et traditions. Si, comme le pensent la plupart des spécialistes, l'auteur de la deuxième épître de Pierre s'adresse à une congrégation située quelque part dans la région où les missions paulinienne et pétrinienne se chevauchent, ces dernières seraient très éloignées des œuvres et traditions extra-canoniques en vigueur en Palestine ; il serait donc plus déroutant qu'avantageux d'invoquer ces traditions dans cette lettre. Néanmoins, l'auteur maintient l'accusation selon laquelle les enseignants rivaux calomnient des êtres spirituels situés plus haut dans l'échelle de la création que les humains.

On ne sait pas exactement dans quel sens ils agissaient ainsi, mais nier l'autorité des anges ou des démons sur l'existence humaine semble aller de pair avec nier l'implication de Dieu lui-même dans les affaires humaines. Ils auraient pu affirmer leur liberté en parlant avec mépris de ces êtres spirituels que leurs auditoires les plus superstitieux avaient appris à respecter. On pourrait s'attendre à ce que l'auditoire se souvienne de l'épisode de Zacharie 3, versets 1 à 6, où Michel répond à Satan par « Que le Seigneur te réprime », comme dans Jude, mais sans le bagage potentiellement déroutant de l'histoire du cadavre de Moïse.

L'auteur sape les prétentions philosophiques des enseignants rivaux en affirmant qu'ils agissent en réalité au niveau des animaux bruts et non d'êtres humains éclairés. Cela transparaît dans leur indulgence pour la nourriture et la boisson, leur prétendu désir de relations sexuelles et l'avidité ou l'avidité qui motivent tout ce qu'ils font. Les ultra-riches et les classes aisées pouvaient s'adonner à leurs festins et beuveries à toute heure du jour et de nuit, mais en général, une telle indolence égocentrique pendant la journée était considérée comme dégénérée.

Isaïe avait déjà condamné ces personnes, attachées au plaisir et non à l'œuvre de Dieu. Le Testament de Moïse, ouvrage du premier siècle après J.-C., utilise également ce trait pour caractériser les impies. Des gens trompeurs, ne cherchant qu'à plaire à eux-mêmes, menteurs de toutes les manières imaginables, aimant les festins à toute heure du jour et se livrant à une gloutonnerie.

Le vers que j'avais traduit assez librement par « toujours à l'affût d'une adultère » était, de manière plus transparente, « avoir un œil plein d'adultère ». Cette expression obscure semble supposer une certaine connaissance du fait que les pupilles des yeux étaient appelées en grec les korei, ou jeunes filles. Plutarque, écrivant à la fin du I^{er} ou au début du II^e siècle, récite ce qui semble être un proverbe contemporain parlant de l'homme lubrique qui a des pornei, des prostituées, plutôt que des korei, des jeunes filles dans les yeux.

Celui qui ne fait pas ce lien comprendrait quand même l'idée. Ces enseignants sont à l'affût. Laissant de côté les références de Jude à Caïn et à Coré, notre auteur se concentre sur l'histoire de Balaam, et ce, à travers l'épisode plus connu de sa rencontre avec l'ange du Seigneur envoyé pour l'anéantir avant qu'il ne puisse accomplir sa mission de maudire le peuple de Dieu.

Cet épisode se trouve dans Nombres 22, versets 15 à 35. Il faut reconnaître à Balaam qu'il refusa d'aller voir Balak, roi de Moab, lorsqu'il le convoqua. Même lorsqu'il finit par céder, il dit aux messagers qu'il ne pouvait prononcer que les paroles que Dieu lui mettait dans la bouche, qu'il s'agisse de bénédiction ou de malédiction.

Sur le chemin de Moab, cependant, l'ange du Seigneur se tint trois fois sur le chemin de Balaam pour le tuer. À chaque fois, l'ânesse que montait Balaam s'écartait du chemin ou finissait par s'allonger sur le chemin. Frappée une fois de plus par Balaam, l'ânesse parla et attira son attention sur l'ange redoutable qui se tenait devant eux. Les yeux de Balaam s'ouvrirent enfin au danger dont l'ânesse l'avait sauvé.

De la même manière, suggère l'auteur, ces enseignants rivaux, tout en prétendant posséder une véritable connaissance des choses divines, sont aveugles aux dangers qui les attendent sur leur chemin, au jugement imminent de Dieu qu'ils nient eux-mêmes. L'auteur poursuit

sa dénonciation de ces enseignants rivaux, soulignant le danger qu'ils représentent pour les imprudents, mais aussi pour eux-mêmes. Avoir connu la rédemption et la vie nouvelle que le Christ nous a offertes, puis revenir sur les aspects de cette vie dont il nous a rachetés au prix de tant de sacrifices, nous laisse dans une situation pire que celle de ceux qui n'ont jamais bénéficié des bienfaits du Christ.

Ces gens sont des sources arides et des brumes poussées par les vents, à qui l'obscurité des ténèbres est réservée. Par leurs discours creux et hautains, ils attirent par leurs désirs charnels éhontés ceux qui fuient ceux qui se conduisent dans l'erreur. Tout en leur promettant la liberté, ils sont eux-mêmes esclaves de la corruption.

Car c'est à cela que chacun est devenu esclave. Car si, fuyant les souillures du monde par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils sont de nouveau vaincus, s'y laissant prendre, leur dernière condition est pire que la première. Car mieux valait pour eux ne pas avoir connu la voie de la justice que de s'écarter de nouveau, après l'avoir connue, du saint commandement qui leur avait été donné.

Ce qui était exprimé dans le vrai proverbe leur est arrivé, tel un chien retournant à son vomissement, tel un cochon nettoyé se vautrant dans la boue. Une fois de plus, nous percevons de fortes résonances avec la lettre de Jude, par exemple, dans l'affirmation selon laquelle les enseignants rivaux n'ont rien de substantiel à offrir, si ce n'est des sources tarées. Notre auteur, cependant, introduit le danger auquel sont confrontés ceux qui, après avoir connu la faveur de Dieu, la refusent et la sainteté à laquelle Dieu nous appelle au profit de pratiques égoïstes.

Une telle insistance était anticipée dès le paragraphe d'ouverture, où ne pas progresser dans la vie nouvelle de vertu et de sainteté revient à oublier notre purification de nos péchés passés. Au chapitre 2, verset 19, l'auteur aborde un point crucial, établissant un contraste entre la liberté promise par les maîtres rivaux suivant les traces d'Épicure et l'esclavage bien plus honteux dans lequel ces maîtres travaillent, esclaves de leurs désirs et de leurs passions. Il aborde ici un sujet philosophique bien connu : ce qui constitue la véritable liberté et ce qui constitue le véritable esclavage.

On pense, par exemple, au traité de Philon d'Alexandrie selon lequel toute personne bonne est libre, ou aux XIV^e et XV^e discours de Diocryste sur la liberté et l'esclavage. Dans ces deux ouvrages, on lit que la véritable liberté ne consiste pas à autoriser tout ce que l'on désire, tout comme l'esclavage n'est pas une question de statut social. La véritable liberté est plutôt la capacité de ne pas se laisser influencer par ses émotions, ses désirs ou ses sensations physiques.

C'est la liberté de ne pas se laisser contraindre à accomplir un acte vil ou vicieux par une quelconque impulsion. Le véritable esclavage, en revanche, est l'inverse : être poussé par ses désirs inférieurs à des comportements honteux, contraires aux idéaux universellement reconnus de justice, de courage, de sagesse et de tempérance. Les enseignants rivaux ont perverti la Bonne Nouvelle du Christ de telle sorte qu'ils peuvent continuer à se laisser aller aux passions de leur chair, pour reprendre l'expression de Paul.

Ce faisant, ils ont perdu la véritable liberté que l'Évangile était censé apporter aux êtres humains. Quiconque se laisse convaincre par ces enseignants rivaux court, bien sûr, le même risque. Et ce risque n'est pas négligeable.

Il ne s'agit pas d'un retour à la case départ, selon l'auteur, car rejeter les grâces divines de vie et de piété, sujet par lequel notre auteur ouvre sa lettre, est une offense bien pire que de rester ignorant et de ne jamais les avoir expérimentées, car cela implique un jugement de valeur intentionnel, comme l'aurait exprimé la génération de l'Exode : mieux vaut profiter des provisions de viande en Égypte que de poursuivre son chemin avec Dieu vers la terre promise. C'est à ce point de sa lettre que Jude avait introduit la citation de 1 Énoch 1.9, concernant la venue de Dieu en jugement avec des dizaines de milliers de ses saints.

Notre auteur élimine cette référence au profit d'éléments plus centraux dans la tradition juive et chrétienne. La première, dont la condition s'est aggravée, rappelle une parole de Jésus rapportée dans Matthieu 12, versets 43 à 45 : « Lorsque l'esprit impur est sorti d'une personne, il erre dans des régions arides, à la recherche d'un lieu de repos, mais il n'en trouve pas. »

Puis il dit : « Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. » Lorsqu'il arrive, il la trouve vide, balayée et rangée. Alors il s'en va et amène sept autres esprits plus mauvais que lui, qui y entrent et y habitent.

Et la dernière condition de cette personne est pire que la première. Il en sera de même pour cette génération mauvaise. L'auteur de la deuxième épître de Pierre semble avoir interprété cette parabole en lien avec la personne délivrée par le Christ dans un sens salvifique et éthique, mais qui a ensuite laissé son ancienne vie reprendre le dessus, comme l'ont fait les enseignants rivaux.

La deuxième ressource est une maxime tirée plus directement des Proverbes, où l'insensé qui retourne à ses pratiques autodestructrices est comparé au chien qui retourne ingérer son propre vomi, c'est-à-dire ce qui s'était déjà révélé malsain. À cela s'ajoute une autre maxime, directement issue de l'élevage, qui enseigne qu'il est inutile de donner un bain à un cochon. Recevoir la faveur de Dieu, entrer dans la vie, s'engager réellement sur la voie d'évacuation que Dieu a ouverte par la mort de Jésus et par l'effusion du Saint-Esprit, implique et nous impose l'obligation de vivre maintenant de manière à montrer que nous reconnaissons et honorons la valeur de ce qui nous a été donné.

Pour notre auteur, cela signifie vivre constamment sur la trajectoire que nous a tracée notre purification des péchés passés pour la justice qui trouvera refuge dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu. Ne pas le faire, s'écarter de ce droit chemin, devrait être impensable pour ceux qui ont goûté et vu que le Seigneur est bon et que la vie qu'il donne est bonne.